

MONTRÉAL

GRANDS MONTRÉALAIS



Des immeubles et une salle de concert pour le Musée des beaux-arts Page 2



Lise Watier, des cosmétiques « made in Québec » depuis 1972 Page 4



À l'OSM, la donne a changé grâce au chef d'orchestre Kent Nagano Page 6

CAHIER THÉMATIQUE C > LE DEVOIR, LE JEUDI 14 NOVEMBRE 2013



Julie Payette

DENIS BEAUMONT



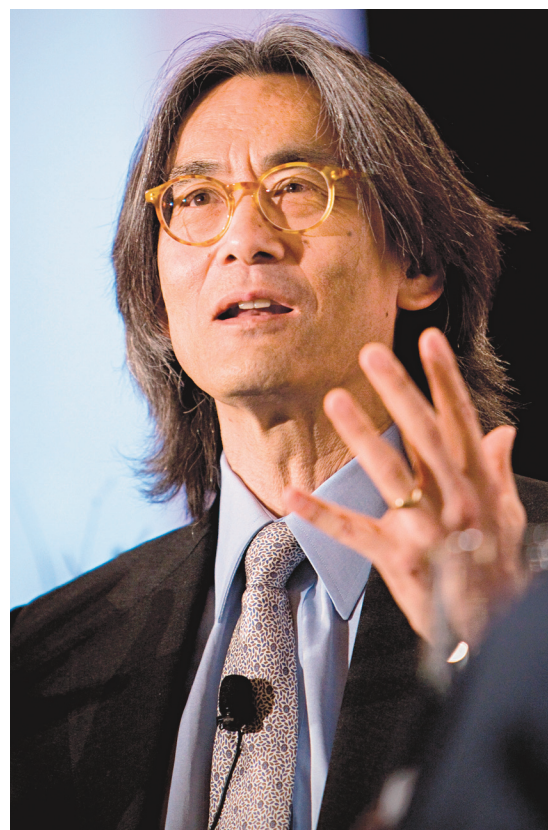
Pierre Bourgie

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR



Lise Watier

SOURCE LISE WATIER COSMÉTIQUES



Kent Nagano

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les Grands Montréalais, tous des bâtisseurs

Cette année, autant d'hommes que de femmes sont honorés

Chaque année, l'Académie des Grands Montréalais rend hommage à quatre personnalités montréalaises dont la contribution à la collectivité mérite d'être reconnue, que ce soit sur le plan économique, social, culturel ou scientifique. Pour la quatrième fois depuis sa création, en 1984, autant de femmes que d'hommes seront aujourd'hui honorés à l'occasion d'une réception commémorative.

ÉMILIE CORRIVEAU

« C'est rare que ça arrive, cette parité homme-femme au moment des nominations, signale d'emblée M. Michel Leblanc, président et chef de la direction de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM). Ça s'est produit en 1991, 1995 et 2009. »

Ces femmes singulières, ce sont, en cette année 2013, Lise Watier, fondatrice de la maison de cosmétiques du même nom, et Julie Payette, astronaute canadienne et directrice du Centre des sciences de Montréal. Nommées Grands Montréalais pour leur contribution respective sur les plans économique et scientifique, elles figurent au tableau des honneurs 2013, aux côtés de Kent Nagano, directeur musical de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), et Pierre Bourgie, président de la Société financière Bourgie inc. Ceux-ci se sont pour leur part distingués dans les secteurs culturel et social.

« Ce que je trouve qui ressort cette année, c'est que tous nos participants sont de grands bâtisseurs, indique M. Leblanc. M^{me} Watier a fondé son entreprise et c'est une grande femme d'affaires. M. Nagano, lui, est l'emblème du succès que connaît l'Orchestre symphonique de Montréal. S'il n'avait pas connu tous ces succès, on n'aurait jamais vu naître la Maison symphonique. Quant à M. Bourgie, c'est sur le plan social qu'on reconnaît sa force de bâtisseur. C'est un grand

mécène et philanthrope. Et puis, M^{me} Payette, eh bien, c'est une source d'inspiration. Elle, qui est allée dans l'espace, redonne à la collectivité en travaillant au Centre des sciences. Sa contribution est exceptionnelle! »

Fait intéressant, M^{me} Watier est seulement la seconde femme d'affaires à être honorée pour son apport économique, la première ayant été Hélène Desmarais, nommée en 2010. Du côté des sciences, M^{me} Payette fait également partie des pionnières, la plupart des Grands Montréalais ayant été saluées pour leur contribution culturelle ou sociale.

« Jadis, les femmes étaient peut-être moins visibles qu'elles ne le sont aujourd'hui, commente M. Leblanc. Cette année, on leur rend hommage et je suis heureux que le rapport soit égalitaire. »

Une sélection rigoureuse

Comme chaque année depuis sa fondation, en 1984, les lauréats de cette édition ont été choisis par l'Académie des Grands Montréalais. « On a fait un appel de candidatures, explique le président de la CCMM. On a écrit à tous les Grands Montréalais et à des leaders de la collectivité pour leur demander qui devrait être mis en candidature. Cette année, on en a reçu beaucoup, comme à l'accoutumée! Ce qu'il faut savoir, c'est que, lorsqu'on nous suggère un nom, on le garde pendant 10 ans. Cette année, il y a des noms qui se sont ajoutés à la liste et des noms qui étaient déjà là. »

Après cet appel général de candidatures, les Grands Mont-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La classification des Grands Montréalais par domaines de contribution à la collectivité permet à la CCMM de souligner adéquatement le travail d'individus exemplaires.

réalisés honorés en 2012 ont été consultés, puis chargés de ramener le compte à quatre candidatures par catégorie. Ces 16 propositions ont été soumises à l'Académie, qui a alors demandé à ses membres de voter pour un candidat par secteur et de désigner quatre lauréats.

Souvent questionné quant au

« On s'est aperçu que notre ville regorge de talents parfois moins connus »

nombre des catégories de sélection des Grands Montréalais, M. Leblanc estime que leur compte est bon pour le moment: « On a quatre catégories depuis plusieurs années et ce n'est certainement pas trop! Au départ, on honorait beaucoup de sportifs et de gens d'affaires. Ce dont on s'est aperçu, c'est que notre ville regorge de talents par-

fois moins connus. Je pense aux gens de la communauté scientifique, par exemple, qui sont souvent méconnus, mais qui contribuent à l'avancement de la science de façon importante. C'est une façon de lancer le message que, oui, être un Grand Montréalais, c'est créer de la richesse, mais c'est aussi créer des connaissances. »

Michel Leblanc ajoute que la classification des Grands Montréalais par domaines de contribution à la collectivité se veut aussi appropriée et permet à la CCMM de souligner adéquatement le travail d'individus exemplaires. Il considère que la plupart des leaders positifs montréalais peuvent être associés à l'une ou l'autre des catégories existantes (apport économique, social, scientifique ou culturel) et que celles-ci ne s'avèrent pas trop restrictives.

« On me demande souvent pourquoi on n'ajoute pas de catégorie politique, dit-il. Ma réponse, c'est que, pour l'instant, on considère que peu de gens ont eu une contribution politique assez importante pour qu'ils soient nommés Grands Montréalais. Il y en a eu quelques-uns dans l'histoire, mais ils sont trop peu nombreux pour qu'on crée une catégorie. Jean Drapeau, par exemple, avait été honoré en 1978, lorsque le CN parrainait les Grands Montréalais. Peut-être qu'un jour il sera temps d'honorer un nouveau politicien — on se le souhaite tous — mais, si on va dans cette voie-là, il faudra s'assurer qu'on ne joue pas un jeu politique. »

Un ajout à la constellation

L'an dernier, à l'occasion des célébrations du 190^e anniversaire de la CCMM, la Constellation des Grands Montréalais a été inaugurée. Sorte de grande

murale interactive où percent 122 points lumineux en l'honneur des 122 Grands Montréalais nommés jusqu' alors, l'œuvre a été installée dans le hall ouest du Palais des congrès, du côté du parc Riopelle. Cette année, pour représenter les plus récents gagnants, quatre étoiles seront ajoutées à la constellation.

« C'est la première fois qu'on rajoutera des noms à la Constellation, souligne M. Leblanc. Lorsqu'on a décidé qu'on installait cette œuvre pour les Grands Montréalais, j'ai partagé mon désir qu'on opte pour quelque chose qui puisse évoluer dans le temps. C'est pour ça qu'on a laissé de la place pour des ajouts. Je pense qu'on a l'espace nécessaire sur la Constellation pour les 35 prochaines années! Le reste, ce sera à mon successeur de s'en occuper! »

Collaboratrice
Le Devoir

GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR SOCIAL

Arts et affaires: un binôme à valeur égale pour Pierre Bourgie

Toute formation généraliste donne « une meilleure conscience citoyenne »

Pierre Bourgie est tout à la fois un homme d'affaires et un homme des arts: son parcours de vie témoigne de l'intérêt et de la passion qu'il voue à ces deux mondes, dont il ne saurait se passer pour mener son existence. Il devient Grand Montréalais avec satisfaction, mais il ne s'en cache pas: ce mécène se sent plutôt mal à l'aise avec les honneurs reçus et préfère de loin les coulisses à la scène.

RÉGINALD HARVEY

Pierre Bourgie grandit rue Lacombe, dans le quartier Côte-des-Neiges, au sein d'une famille de deux enfants, et il connaît une enfance sans histoire: « Elle a été bien heureuse, bien équilibrée; comme les autres enfants, j'ai fréquenté l'école et il n'y a rien de particulier à signaler, sinon que j'ai vécu à l'abri des soucis. »

Un souvenir ressurgit: « J'allais chez les sœurs, au Collège Jésus-Marie, où il y avait une école de musique; un de ces jours, j'avais mis mon oreille dans la porte et une bonne sœur m'a surpris. » Elle a communiqué avec sa mère dans le but de lui donner des cours de piano: « J'ai commencé à les suivre en deuxième année, jusqu'à la sixième, grâce à celle-ci, et je crois que je lui dois beaucoup. » L'éveil à la musique était né: « Chaque fois que je vois un piano, je saute dessus; je joue toujours les mêmes affaires, mais, par contre, j'ai aimé la musique à partir de là et je la comprends un peu. »

Il passe rapidement sur le secondaire au Collège de Montréal: « Je n'ai pas un souvenir très excitant de l'adolescence; ce sont des années où on se cherche, on fait du sport, on a nos chums d'école... Personnellement, j'ai

connu un véritable éveil et j'ai commencé à m'ouvrir sur toutes sortes d'autres intérêts une fois rendu au cégep. »

Quand la vie prend tout son sens...

Il fréquente Brébeuf au collégial: « On découvre le monde, on commence à comprendre une gamme de concepts et à faire de la philosophie. A ce moment-là, je suis tombé sur une "talle" de gens qui étaient plutôt près des arts visuels. »

Son père est un homme d'affaires et, à la maison, par la force des choses, il a plutôt l'habitude de côtoyer des gens qui appartiennent à ce secteur d'activité: « J'ai connu une vie quelque peu hybride en fréquentant des gens qui sont devenus mes amis et qui étaient plutôt portés sur la culture au cégep; les arts visuels me sont rentrés dans le corps. A partir de là, les deux mondes m'ont toujours intéressés, même si souvent on dit que ce serait incompatible. »

On fait le saut en toute cohérence à l'Université d'Ottawa, là où nous entraîne Pierre Bourgie: « J'étais en commerce et on nous obligeait à prendre un cours dans une autre faculté. Je me suis dirigé naturellement du côté des cours en histoire de l'art, par facilité plutôt que par intérêt, car je croyais que je m'en tirerais aisément



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pierre Bourgie se considère comme un curieux de nature.

sur le plan de la réussite; c'était une formation portant sur dada et le surréalisme. » Un choc culturel se produit: « J'ignorais complètement ce que l'un ou l'autre représentait, mais est arrivé un professeur fort éveillé: il m'a donné le cours le plus intéressant que j'ai reçu dans ma vie; il m'a ouvert sur l'histoire de l'art et sur sa

compréhension à l'intérieur du XX^e siècle. »

Il retient de cette expérience universitaire cette vision de l'existence: « Tel est le rôle d'une université que d'adopter cette formule d'obliger les étudiants à suivre des cours dans une autre faculté. Je trouve qu'on ne le fait pas assez aujourd'hui, dans notre monde

de superspécialisation; ça ne nuit à personne d'avoir un côté généraliste et cela ne fait pas de mal de connaître les sciences mais aussi l'histoire, ce qui est quasiment une nécessité. »

Il ajoute encore: « J'avais la chance d'être curieux de nature et d'aller vers d'autres affaires pour comprendre et en savoir plus; de cette manière, on s'aperçoit finalement que, peu importe si on évolue dans le monde de la science, des affaires, des arts ou d'autres, les choses évoluent à la même vitesse dans une même dynamique générale et globale; tout est relié et tout cela nous donne peut-être, au bout de la ligne, une meilleure conscience citoyenne, si je peux dire. »

Le temps venu de l'engagement

Au terme de son parcours universitaire en commerce, Pierre Bourgie se considère comme « un peu mélangé » en 1979: « Je ne savais pas du tout ce que je voulais faire. On avait une entreprise familiale dans les services funéraires, mais je n'étais pas tellement convaincu d'y travailler et, quand on a 20 ans, ça n'est pas attirant plus qu'il le faut. »

Comme il est le seul enfant en mesure d'assurer la relève, il choisit finalement de faire le saut: « Mon père, Marc, ne m'avait jamais poussé vers cela, mais c'était sans doute pour mieux m'attirer. » Au fil du temps, il prend goût à l'entreprise: « Au bout de six ans, j'ai commencé à aimer cela, et se sont alors manifestés une ambition de développer l'entreprise et un goût de la faire fonctionner. Même si c'est le domaine funé-

raire, c'est un environnement d'affaires comme un autre, avec du personnel, des immeubles, une comptabilité, etc. »

Sur le plan personnel, il décrit ses relations père-fils durant cette période qui s'échelonne durant une vingtaine d'années, jusqu'à la vente de l'entreprise en 1996: « Je m'entendais bien avec lui, même si dans les débuts il a été très exigeant avec moi. On avait une relation qui était franche et, quand un problème se présentait, on le réglait; en cas de désaccord, au bout de 24 heures c'était fini. Il s'est établi une confiance illimitée de part et d'autre, qui s'est bâtie par étapes, jusqu'au jour où il m'a indiqué de prendre les choses en main. J'ai gagné mes galons dans une entreprise exigeante avec un réseau assez étendu; elle était ouverte 7 jours sur 7, toute l'année, et il fallait bosser. »

Pour cette raison ou une autre, allez savoir, le Grand Montréalais rencontre sa femme sur le tard, à 38 ans, et fonde une famille. Il a aujourd'hui deux enfants, un garçon de 15 ans et une fille de 17 ans: « Ce sont encore des ados et ça garde le père jeune. Moi, l'adolescence ne me fait pas peur et je trouve même que c'est une belle période. Il faut faire confiance aux jeunes, leur donner l'espace dont ils ont besoin et maintenir une bonne communication avec eux; c'est la meilleure solution. Il est évident qu'ils vont commettre leurs erreurs, ce qu'il faut accepter; mais, pour nous, ça se passe vraiment bien. »

Collaborateur
Le Devoir

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE BOURGIE

Des immeubles et une salle de concert pour un musée

« Je suis aussi à l'aise dans le milieu artistique que dans celui des affaires »

En affaires, Pierre Bourgie est initié très jeune aux rouages de l'entreprise familiale Urgel Bourgie, dont il accèdera à la présidence dans la jeune trentaine; il s'intéresse alors particulièrement à l'immobilier. Des intérêts nord-américains se portent acquéreurs de l'entreprise, dont il a contribué à tripler les revenus durant une vingtaine d'années, en 1996. À partir de là, il assume la direction de la Société financière Bourgie et se tourne vers l'investissement tout en consacrant une bonne partie de ses activités au mécénat et à la vie des arts.

RÉGINALD HARVEY

Pierre Bourgie s'occupe principalement des immeubles au moment de faire son entrée chez Urgel Bourgie, à la fin des années 1970: « C'est un métier que j'ai appris jeune, car on avait toujours dans l'entreprise des chantiers de construction et de réparation, combinés avec la gestion de bâtiments. J'ai joué pas mal là-dedans au début, mais, par la suite, j'ai commencé à m'occuper d'un peu de tout et à assumer de plus en plus de responsabilités, notamment quand se produisait l'acquisition de commerces. J'ai appris tout cela tranquillement pas vite. »

Il apprend au fur et à mesure dans le feu de l'action, tout en profitant des conditions favorables fournies par son père: « Marc m'a fait de la place quand j'étais encore jeune: il m'a confié des responsabilités et m'a donné les guides. Dans ce sens-là, j'ai reçu beaucoup d'aide et j'ai été chanceux, car il arrive parfois que des gens d'entreprise s'accrochent et ont bien de la misère à faire la transition. Marc m'a vraiment donné les clés de bonne heure et j'ai eu la chance de réaliser des choses plus tôt que bien des gars plus vieux que moi de dix ans. » Il accède à la présidence en 1988, lorsqu'il n'a que 32 ans.

La famille Bourgie prend finalement la décision de se départir de l'entreprise au moment où Pierre, le successeur de Marc, est encore jeune. Quelles raisons l'incitent à poser ce geste? « D'une part, c'est dû à un contexte de marché: il y avait trois ou quatre compagnies publiques qui se battaient pour faire des acquisitions partout; à un moment donné, elles ont quelque peu perdu la raison. Je voyais tout cela et j'avais, de mon côté, de la misère à faire des acquisitions, parce que je ne pouvais pas justifier les prix que ces gens-là payaient, ce qui affectait ma croissance. Parallèlement, c'était un secteur qui changeait en se

tournant vers la simplification. »

Le marché apparaît de plus très favorable: « D'autre part, je profitais de cette période où il y avait des acheteurs vraiment affamés qui se présentaient; donc, sur le plan financier, ça se justifiait assez facilement. Ajoutons à cela que j'avais 40 ans et que mon père en avait 70; le timing était bon parce que j'avais assez d'expérience pour être en mesure de me recycler et de faire autre chose; de son côté, il reconnaissait que sa carrière était davantage derrière lui. »

Finalement, tout le monde a trouvé son compte dans cette transaction, sur laquelle il pose aujourd'hui ce regard en bout de ligne: « Ça n'a pas été une source de conflit. Pour tout dire, moi, j'aimais la finance et je suis plus un gars de finance que d'opération. Je suis donc devenu un investisseur et c'est actuellement ce que je suis, mais je suis très actif et très diversifié. »

Investisseur mais aussi mécène

À partir de là, il assume la direction de la Société financière Bourgie (SFB). Et s'ajoutent à ces fonctions les activités, qui ne datent pas d'hier, de Pierre Bourgie à titre de mécène: « On s'est toujours engagés dans différentes affaires. Je n'ai jamais eu peur de cet engagement, parce que j'apprenais autre chose en rendant service et d'autres réalités en rencontrant un tas de gens; on obtient une meilleure compréhension et une meilleure connaissance du milieu. » Il a notamment été président de la Fondation de l'hôpital Sainte-Justine.

Un temps de réflexion s'impose: « Pour ce qui est du mécénat, on a longtemps fait des dons à gauche et à droite, jusqu'au jour, il y a environ sept ou huit ans, où j'ai commencé à me dire que, plutôt que de m'éparpiller sans vraiment faire de différence, je vais me concentrer sur un projet et je vais mettre le paquet pour qu'il en soit un de vie. »

Telle est la réflexion dans laquelle s'inscrit le projet du Musée des beaux-arts devenu réalité. Il était conscient qu'il manquait une salle de musique de chambre à Montréal et il a entendu parler des démarches des gens du musée, auxquels il a alors fait une proposition: « On connaît la suite et il s'est agi de l'aboutissement de quelque chose de structurant qui répondait à un besoin; on a toute une équipe là-bas pour en assurer le fonctionnement. » Il possède une fondation qui est en résidence au musée et qui gère le projet musical.

Pour l'instant, il mijote bien quelques idées, mais il met l'accent sur ce qui existe déjà: « À plus court terme, c'est de mener cette réalisation à son plein potentiel, et il reste du travail à accomplir. Et, par contre, il faut que les affaires continuent de bien aller. »

Il fournit des informations sur la Société qu'il



SOURCE MBAM

Pierre Bourgie était conscient qu'il manquait une salle de musique de chambre à Montréal et il a entendu parler des démarches des gens du Musée des beaux-arts, auxquels il a alors fait une proposition. Le projet est maintenant réalité.

dirige: « Depuis une dizaine d'années, on finance les promoteurs dans le domaine immobilier et ce qui tourne autour; on crée des fonds avec des partenaires. Je touche à différentes choses dans le monde financier et le gros de ma vie professionnelle est consacré à l'investissement. »

Il s'est produit des changements dans ce secteur depuis 30 ans: « Dans ce sens que, pour faire de l'investissement, il faut avoir de l'information, il faut avoir des relations et essayer de prévoir ce qui va se passer à long terme. Ce que j'aime dans le fait d'avoir un statut privé et de ne pas gérer une compagnie publique qui doit rendre des comptes tous les trois mois, c'est que je peux avoir cette vision à long terme; c'est bien pour une famille comme la nôtre, qui n'est pas bousculée et qui peut prendre des décisions en sachant que celles-ci vont porter fruit dans cinq ou dix ans. » Une grande partie de son temps est consacrée à la cueillette d'informations, qui exige de nombreux déplacements à

l'étranger de nos jours.

Pierre Bourgie s'est tissé un réseau de connaissances et de compétences professionnelles, aussi bien ici qu'à l'extérieur du pays, qui sont de nature à éclairer ses décisions. Et, au cœur même de ses activités, il y a les arts: « C'est une maladie grave qui est intégrée à ma vie de tous les jours; elle est incurable et j'espère qu'elle va le rester. J'aimerais aussi qu'elle soit contagieuse, car il est certain qu'on a converti du monde avec notre projet de musée. J'ai eu la chance d'avoir beaucoup d'amis artistes et j'en ai encore aujourd'hui; cela m'a beaucoup aidé dans mes affaires. Ces amitiés m'ont rendu plus créatif et m'ont servi à transgresser les normes. Je suis capable de passer d'un monde à l'autre et les deux se nourrissent entre eux; je suis aussi à l'aise dans le milieu artistique que dans celui des affaires. »

Collaborateur
Le Devoir

GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR CULTUREL

Kent Nagano voit dans l'OSM « une métaphore de Montréal et de ses ambitions »

Grand Montréalais! C'est assurément une distinction méritée pour Kent Nagano. On connaît des chefs qui vont et viennent d'une ville à l'autre, dirigent leurs concerts et remplissent leurs contrats. C'est tout autre chose de prendre le pouls d'une cité et de chercher à y intégrer l'orchestre comme un reflet de ses cultures et de ses passions.

CHRISTOPHE HUSS

Devenir Grand Montréalais ravit bien sûr Kent Nagano: « C'est un immense honneur. Lorsque j'ai vu comment était fait le choix et les membres de l'Académie, j'ai été très impressionné. Par ailleurs, le fait que la chose émane de la Chambre de commerce pour sanctionner ce qu'on a réalisé pour la ville de Montréal, la vie de Montréal et la communauté de Montréal, c'est important et différent des autres prix. C'est très spécial, ça, et, pour quelqu'un comme moi, c'est très émouvant d'être honoré à ce titre. »

Sept années fructueuses

Kent Nagano fait évidemment un lien entre la distinction et ses actions pour conquérir et élargir le public. « Il faut se souvenir que, lorsque j'ai commencé, nous sortions d'une période où la salle n'était

pas vraiment remplie, une période de transition de l'orchestre, entre 2003 et 2005. Lorsque j'ai été nommé, nous avons tout de suite vu qu'il y avait beaucoup de travail à faire pour rapprocher l'OSM de la collectivité. Aujourd'hui, je crois que Montréal peut être fier, car nos résultats vont à l'encontre de la tendance mondiale: nous avons des salles pleines régulièrement, et, fait plus remarquable encore, nous attirons plusieurs générations. Dans le monde, bien des gens se lamentent, disent que les salles se remplissent de têtes blanches, alors que chez nous il y a beaucoup de générations, beaucoup de familles, beaucoup de jeunes, tout en retenant le public expérimenté. »

« Si un orchestre inspire par sa qualité et si, quelque part, le public voit un reflet de lui-même, s'installe une sorte d'identification, signe de bonne

santé. » Pour Kent Nagano, lorsque le public ressemble à la ville, avec le même mélange d'âges, d'expériences et de cultures, « c'est vraiment bon signe ». « Évidemment, le travail n'est jamais accompli, mais, à l'OSM, nous avons fait vraiment des progrès notables sur ce plan-là », ajoute le chef, comme un défi pour les années futures.

« Vis-à-vis de la Chambre de commerce, ce qui compte aussi, c'est la motivation de faire du bien, d'augmenter la qualité de vie, l'attractivité et le rayonnement international de la ville. Le fait que nous avons osé ensemble accomplir le rêve de la collectivité de Montréal, en ouvrant une salle de concert au moment le plus périlleux des dernières 50 années, la crise de 2008, est important. » Kent Nagano, qui s'apprete à inaugurer en mai 2014 l'orgue de cette même salle, voit, dans le fait « de ne pas avoir abandonné le rêve et de construire quand même la salle », à la fois « un accomplissement notable » et le signe que « l'OSM est une sorte de métaphore de Montréal et de ses ambitions ».

Étapes à venir

Se pose alors la question de savoir si la communauté des affaires a réellement conscience de cela et observe l'orchestre avec les mêmes yeux que son chef. « Le travail n'est jamais accompli, comme pour une symphonie », parce que, « si la collectivité est en bonne santé, il y a toujours de nouveaux apports, de nouvelles générations qui émergent. Mais, ce qui est important, c'est qu'il y a une connexion, au moins un début de connexion, avec cette collectivité. »

Et l'image de l'OSM — donc celle de Montréal! — sur la scène internationale s'est enrichie lors du mandat de Kent Nagano. Lors de la prochaine tournée européenne, certains organisateurs qui vont accueillir l'orchestre ont accepté de recevoir l'OSM dans un répertoire à peine imaginable il y a quelques années. La 7^e Symphonie de Mahler, c'est « complètement nouveau ». Et, en plus, cela se passera à Vienne! « C'était dans notre liste de répertoire et c'est Vienne qui a choisi. » L'OSM donnera deux concerts à Vienne. Il y aura donc aussi un programme plus attendu, réunissant Ravel et Stravinski.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le chef d'orchestre Kent Nagano

Kent Nagano en a déjà parlé au Devoir récemment et il enfonce le clou. Sur le plan musical, il s'agit de développer la flexibilité de l'orchestre, grâce à la précision acoustique de la Maison symphonique dans Haydn, Mozart et Schubert. Sur le plan de la société, Kent Nagano veut « affirmer le rôle d'institution culturelle et trouver le bon outil et la bonne structure pour préparer la prochaine génération à absorber notre tradition ».

Le défi du futur

Allier reflet de la culture québécoise et connaissance sophistiquée de la culture internationale est une singularité pour le chef: « Cette idée de transmission m'occupe beaucoup désormais. C'est difficile,

parce qu'un orchestre symphonique professionnel n'est pas une école. Il faut faire attention, mais il faut trouver la manière de transmettre la respiration, les couleurs, la manière de penser les phrases, les timbres. La culture et la tradition n'ont rien à voir avec la technique pure. La technique est une chose, la culture, c'est toute chose. Nous n'avons jamais eu cela, et c'est la prochaine étape. »

Pour quelle échéance? « Cela nécessite une certaine campagne de financement et je veux m'y engager. Mais ça va servir Montréal et ça va servir le Québec... le plus rapidement possible. »

Le Devoir

Montréal se souvient

Depuis 1978, 126 hommes et femmes ont été nommés Grands Montréalais. En 2013, quatre autres noms s'inscrivent à cette Académie que convoque chaque année la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, où, au terme d'un vote, quatre personnalités, venant respectivement des secteurs économique, culturel, social et scientifique, sont ainsi reçues.

Initialement, en 1978, c'est au CN qu'est revenue l'initiative de créer un gala pour rendre hommage à 19 Montréalais. La Chambre de commerce du Montréal métropolitain s'est jointe à l'entreprise en 1984 pour assurer la tenue annuelle de l'événement. Enfin, en 1988 est née l'Académie.

Avec l'arrivée des Pierre Bourgie, Lise Watier, Kent Nagano et Julie Payette en 2013, ce célèbre cénacle compte maintenant 130 membres.

1978 Iole Appugliese (1912-1971), Pierre Béique (1910-2003), Gilles Carle (1929-2009), Ludmilla Chiriaeff (1924-1996), Camille A. Dagenais, Pierre Dansereau (1911-2011), Jean Drapeau (1916-1999), Jean-V. Dufresne (2000), Gérard Fauteux (1900-1980), Armand Frappier (1904-1991), Alphonsine Howlett (1913-1992), André Langevin, Guy R. Legault, Iona Monahan (1923-2006), J. Alphonse Ouimet (1908-1988), Alfred Pellan (1906-1988), Gérard Plourde (1916-2004), Sam Pollock (1925-2007), Harry J. Stern (1897-1984), Michel Tremblay

1979 Michel Bélanger (1929-1997)**1980** Thérèse Casgrain (1896-1981)**1981** Paul David (1919-1999)**1982** Charles Bronfman, Charles Dutoit**1984** Paul Desmarais (1927-2013), Phyllis Lambert, Pierre Elliott Trudeau (1919-2000)**1985** Yvette Brind'Amour (1921-1992), Bernard Lamarre, cardinal Paul-Émile Léger (1904-1991)**1986** Jean Béliveau, Phil Gold, Paul Paré (1922-1996)**1987** A. Jean de Grandpré, Jean Duceppe (1923-1990), Brenda Milner**1988** David M. Culver, Père Marcel de la Sablonnière (1918-1999), Maryvonne Kendergi**1989** Laurent Beaudoin, Gratien Gélinas (1909-1999), Liliane M. Stewart**1990** Denys Arcand, Claude Castonguay, Sœur Denise Lefebvre (1907-1993)**1991** J. V. Raymond Cyr, Antonine Maillet,

Jeanne Sauvé (1922-1993)

1992 Jean Coutu, John P. Humphrey (1905-1994), Robert Lapalme (1908-1997)**1993** Alexander Brott (1915-2005), Jeannine Guindon (1920-2002), Eugene N. Riesman**1994** Charles Daudelin (1920-2001), Maurice L'Abbé (1920-2006), Pierre Péladeau (1925-1997)**1995-1996** Gretta Chambers, Arlette Cousture, Serge Saucier**1997** André Bérard, Alan B. Gold (1917-2005), Gilles Lefebvre (1922-2001)**1998** Daniel Gauthier, Alexander Kennedy Patterson, Paul M. Tellier**1999** Francesco Bellini, Roger Gaudry (1914-2001), Albert Millaire**2000** Jacques Genest, Andrée Lachapelle, Jean C. Monty, Maurice Richard (1921-2000)**2001** Jacques Bougie, Guy Laliberté, Charles R. Sriver, Michèle Thibodeau-Deguire**2002** André Caillé, Emmett Johns, Robert Lacroix, Dominique Michel**2003** Serge Godin, Yves Lamontagne, Hugnette Oigny, Charles Taylor**2004** Denis Brott, André Chagnon, William Feindel, Daniel Langlois**2005** Paul Desmarais fils, Margaret Lock, Henry Mintzberg, Alain Simard**2006** Robert Charlebois, Pavel Hamet, Jocelyne Monty, Henri-Paul Rousseau**2007** Denise Filiatrault, Paul Gérin-Lajoie, Jacques Lamarre, Hubert Reeves**2008** Peter Howlett, Rémi Marcoux, Heather Munroe-Blum, Denise Robert**2009** Lise Bissonnette, sœur Nicole Fournier, L. Jacques Ménard, Balfour M. Mount**2010** Yvon Deschamps, Hélène Desmarais, Gilles Julien, Claude Montmarquette**2011** Aldo Bensadoun, Frédéric Back, Pierre Fortin, Sid Stevens**2012** Georges Brossard, Michal et Renata Hornstein, Pierre Legault, Lino Saputo

Le Devoir



Photo Michel Dubreuil

BRAVO À PIERRE BOURGIE GRAND MONTRÉALAIS

Au nom des 800 000 visiteurs et des 83 000 membres VIP du Musée des beaux-arts de Montréal, ainsi que des 40 000 spectateurs de la salle Bourgie,

MERCI à vous, à vos parents Claire et Marc et à votre sœur Claude de nous avoir permis de restaurer un bâtiment historique et d'inaugurer un pavillon, qui abrite notre collection d'art québécois et canadien et notre salle de concert, et merci d'avoir créé la Fondation Arte Musica qui fait vivre la musique au Musée.

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

SALLE BOURGIE

PAVILLON D'ART QUÉBÉCOIS ET CANADIEN CLAIRE ET MARC BOURGIE

Entrée gratuite en tout temps.
Audioguide musical disponible gratuitement en tout temps.

MBAM.QC.CA SALLEBOURGIE.CA

GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR ÉCONOMIQUE

Il y a Lise Watier Cosmétiques et il y a la Fondation homonyme

« Trop de femmes encore vivent sous le seuil de la pauvreté »

La femme d'affaires Lise Watier est nommée cette année Grande Montréalaise dans le secteur économique. Un honneur qui sied doublement bien — la réussite de son entreprise Lise Watier Cosmétiques ne fait aucun doute — à cette Montréalaise inconditionnelle.

PIERRE VALLÉE

« Je suis née une fille de ville, raconte-t-elle, et je suis devenue une femme de ville, et ma ville, c'est Montréal. Je vis toujours à Montréal et j'y ai tout fait, mon travail, mon entreprise et ma famille. Mes racines montréalaises sont très profondes. »

A preuve, elle n'a jamais coupé les ponts avec le quartier qui l'a vue naître. « Je retourne régulièrement dans Hochelaga-Maisonneuve. C'est un quartier que j'aime encore beaucoup et je me rends compte, chaque fois que j'y retourne, que c'est aussi pour moi une façon de me garder les deux pieds sur terre. »

Mais, cet attachement à Montréal, Lise Watier éprouve de la difficulté à cerner sur quoi il repose. « Je ne sais pas pourquoi je suis si attachée à Montréal. Il n'y a pas de raison précise, c'est un attachement émotif. J'ai voyagé partout dans le monde et j'ai visité toutes les grandes villes. Mais, chaque fois que je rentre à Montréal, que l'avion atterrit et que je me retrouve à nouveau dans ses rues, je ne peux pas m'empêcher de penser que Montréal est la plus belle ville du monde. »

Le legs familial

Fille unique, née d'un père vendeur d'automobiles et d'une mère acheteuse pour une boutique, elle ne croit pas que cet environnement, où le commerce était présent, a beaucoup joué dans son choix de carrière. « Le fait que mes parents travaillaient dans le commerce n'est pas la raison pour laquelle je me suis lancée en affaires. Par contre, j'ai reçu un legs familial qui a eu une influence sur moi et peut-être même sur ma façon de faire des affaires. »

De sa mère lui vient le goût du beau. « C'est elle qui en pre-

mier m'a mise en contact avec le beau. Elle m'a fait comprendre qu'il valait mieux avoir une seule belle robe dans sa garde-robe que trois robes ordinaires. Et, comme elle était acheteuse, elle savait négocier, et j'ai appris ça d'elle, parce que j'ai toujours été une assez bonne négociatrice. De plus, ma mère avait de l'ambition et un côté aventurier. Mon père était un homme plus craintif et, de lui, j'ai appris la prudence. Il me disait toujours qu'il ne fallait pas dépenser l'argent qu'on n'avait pas. C'est peut-être la combinaison des deux qui me définit le mieux. Le goût de l'aventure assorti à une dose de prudence. »

Au service des femmes

Lise Watier fait son cours classique au Collège Jésus-Marie. On l'a décrite comme une étudiante attentive mais timide. Ses champs d'intérêt sont la peinture et la musique, et elle envisage même un certain temps de faire carrière comme pianiste. Son intérêt pour les cosmétiques lui vient de sa mère, une femme coquette, qui l'initie à l'art du maquillage. Mais c'est le hasard qui déterminera son choix de carrière. En effet, c'est en accompagnant une amie à une audition qu'un producteur la remarque et lui offre un premier contrat publicitaire. Quelques mois plus tard, elle anime sa propre émission consacrée à des sujets d'intérêts féminins et devient vite une référence en la matière.

« Cette expérience d'animatrice a permis de me mettre en contact avec de nombreuses femmes qui cherchaient mes conseils. Cela m'a aussi permis de mieux comprendre ce que les femmes voulaient et demandaient. A cette époque, nous vivions dans un monde plus fermé où il était plus difficile pour les jeunes femmes de s'épanouir. Plusieurs manquaient d'estime



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Lise Watier croit que son talent d'entrepreneure lui vient d'une combinaison des caractéristiques de ses parents: le goût de l'aventure assorti à une dose de prudence.

de soi. C'est alors que je me suis dit que je pouvais aider les femmes et contribuer à leur épanouissement. »

Elle fonde alors en 1968 l'Institut Charme et Beauté Lise Watier. « Ce fut un succès, preuve que cela répondait à un besoin. Je revois encore des anciennes élèves qui m'en parlent. Évidemment, il y avait des cours de maquillage, mais cela ne représentait que 10% de nos activités. Mais le reste était consacré à augmenter la confiance en soi des femmes. On abordait toutes sortes de sujets comme, par exemple, com-

ment une femme doit entrer dans une pièce où elle ne connaît personne. Au fond, je cherchais surtout à aider les femmes. »

La Fondation Lise Watier

C'est cette même volonté de vouloir aider les femmes qui a mené à la création de son entreprise Lise Watier Cosmétiques et qui anime maintenant la Fondation Lise Watier, qu'elle a mise sur pied il y a deux ans. « J'ai pensé mettre ma notoriété au service des femmes et m'en servir pour amasser des fonds. »

La Fondation Lise Watier soutient à travers le Canada plusieurs organismes qui viennent en aide aux femmes. Notons, au passage, la Mission Old Brewery et le Pavillon Lise Watier, l'organisme dans la rue et la Fédération canadienne des femmes. La Fondation Lise Watier se finance grâce à un bal annuel et à la totalité des revenus générés par deux produits de Lise Watier Cosmétiques, soit le rouge à lèvres Rose tendresse et le gloss Lumière d'espoir.

« Nous avons réussi en deux ans à amasser 600 000 dollars

et nous espérons en amasser davantage dans les années à venir. La cause des femmes est une cause qui me touche beaucoup. Trop de femmes encore vivent sous le seuil de la pauvreté. Et c'est l'éducation seulement qui peut leur apporter l'autonomie financière. C'est pourquoi je rêve que la Fondation ouvre un jour des écoles conçues pour accueillir ces femmes, afin de les aider à accéder aux outils nécessaires pour participer pleinement à la société. »

Collaborateur
Le Devoir

LISE WATIER COSMÉTIQUES

En 1972 apparaissent ces produits cosmétiques « made in Québec »

« Mon premier client qui a accepté de vendre mes produits était à Sorel »

Lise Watier se lance en affaires en 1968 lorsqu'elle crée l'Institut Charme et Beauté Lise Watier, qui connaît le succès dès son départ. Quatre ans plus tard, soit en 1972, elle récidive en fondant Lise Watier Cosmétiques, une entreprise dont la notoriété aujourd'hui dépasse les frontières québécoises.

PIERRE VALLÉE

« J'ai eu l'idée de me lancer dans l'élaboration et la fabrication de cosmétiques lorsque je donnais des cours de maquillage à mon institut, se rappelle Lise Watier. Pour donner ces cours, je devais me servir de produits cosmétiques provenant de plusieurs marques différentes, car je n'arrivais pas à trouver dans une seule marque tous les produits de qualité dont j'avais besoin. Je me suis dit que je pourrais les fabriquer moi-même. Ainsi, j'aurais dans une même marque tous les produits et, en plus, ces produits répondraient à mes propres critères de qualité. »

La recherche

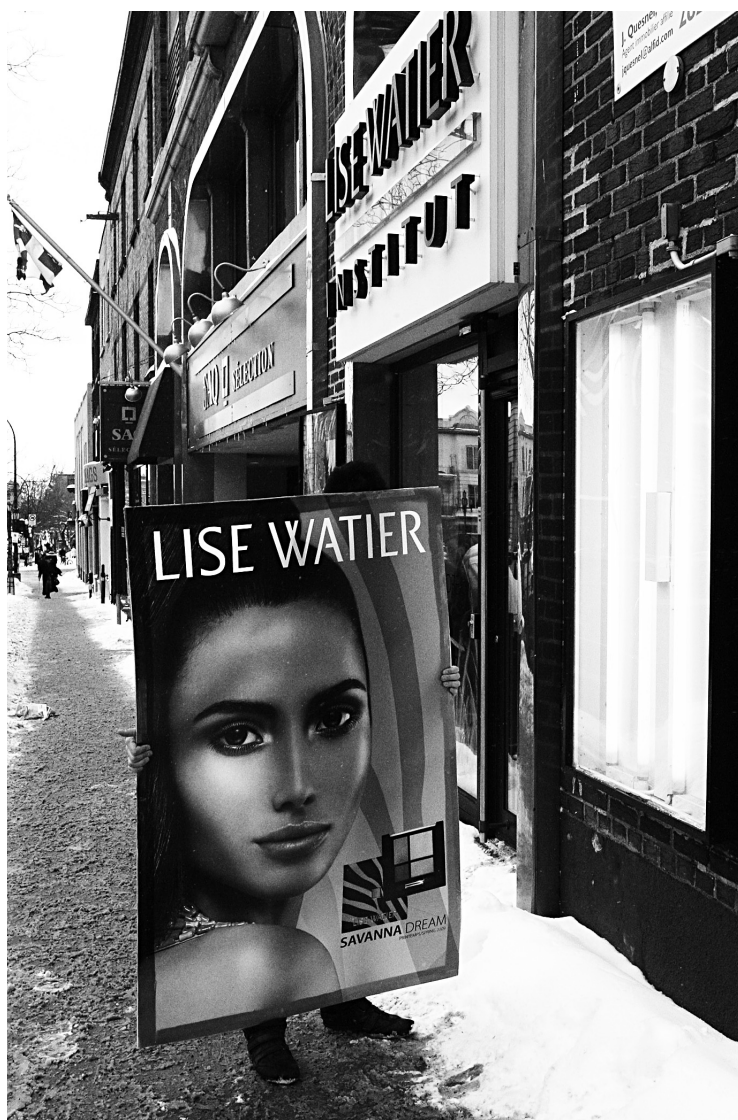
C'est lors d'un séjour au Mexique, en 1970, qu'elle entreprend ses premières recherches. « Avec l'aide d'un chimiste mexicain, j'ai d'abord fait des recherches sur l'aloé vera, qui semblait offrir des propriétés intéressantes en cosmétique. » De retour à Montréal, elle dénêche un autre chimiste qui possède son propre laboratoire et travaille dans le domaine des produits cosmétiques. C'est avec lui qu'elle développera sa première gamme de produits cosmétiques, et leur collaboration durera 20 ans.

Ce parti pris pour la re-

cherche est d'ailleurs une des caractéristiques de l'entreprise. « J'ai voyagé partout dans le monde, en Europe évidemment, mais aussi au Japon, afin de rencontrer les meilleurs chimistes et d'aller chercher les meilleures expertises possibles. » A cet égard, l'entreprise a souvent fait preuve d'innovation en utilisant, dans ses produits cosmétiques, des ingrédients inédits comme les peptides de graines de coton, de l'extrait de lotus bleu, de la poudre d'écorce de citron, etc. Ce goût de l'innovation se reflète encore aujourd'hui, comme en témoigne le lancement en 2011 du système anti-âge Age Control Supreme. Il a fallu cinq ans, en collaboration avec l'Université du Québec à Chicoutimi, pour élaborer et concevoir ce produit cosmétique à base de thé du Labrador, une plante boréale indigène.

Les premiers pas

Lise Watier profite du Salon de la femme pour lancer, en 1972, ses premiers produits cosmétiques. « Nous avions, dès notre départ, une gamme complète à offrir. Nous avions même un parfum qui existe encore aujourd'hui. La seule chose que nous n'avions pas, c'était un rouge à lèvres. Mais, comme nous avions du brillant à lèvres, et c'était alors à la mode, ce ne fut pas trop grave.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Une des succursales de Lise Watier Institut de beauté, rue Laurier, à Montréal

D'ailleurs, le rouge à lèvres sortait quelques mois plus tard. »

Les débuts furent modestes. « Mon premier client qui a accepté de vendre mes produits

était à Sorel. Ensuite, d'autres se sont rajoutés. Je dois dire que l'entreprise a connu une croissance tranquille mais stable, ce qui nous a menés avec succès

jusqu'à aujourd'hui. »

Au moment où elle se lance dans la production de cosmétiques, le marché, au Québec et ailleurs dans le monde, est dominé par les géants européens et américains. On pense entre autres à Revlon. Ne trouvait-elle pas son projet casse-cou? « Ça n'est jamais passé par l'idée que ça pouvait être casse-gueule. D'ailleurs, il ne faut pas se lancer en affaires avec l'attitude qu'on va échouer. J'ai tout simplement foncé, comme un cheval avec des aillères, sans jamais m'attarder à ce que faisait la compétition. »

Oser y croire

Cette attitude définit sa philosophie d'affaires. « Avant de lancer Lise Watier Cosmétiques, j'ai fait faire une étude de marché, dont le résultat a été négatif. Ma réaction fut de prouver que ces analystes avaient tort. Et j'ai conservé cette attitude toute ma vie, devant des banquiers récalcitrants comme

avec les magasins qui refusaient de vendre mes produits: je vous prouverai que vous avez tort. » Selon Lise Watier, si on se lance en affaires, il faut avant tout « avoir une foi inconditionnelle dans son projet et y croire et le vouloir jusqu'au plus profond de toutes ses veines ». Elle ne croit pas non plus que le fait d'être une femme lui ait nui en affaires. « C'est évident que le climat d'affaires, à l'époque où je

me suis lancée, était plus difficile pour une femme et que ça s'est grandement amélioré aujourd'hui. Mais je ne crois pas que le fait d'être une femme ou un homme joue tant que ça. Ce qui compte, c'est surtout l'individu, peu importe son sexe, ainsi que son projet et sa détermination de le mener à bien. Le mien, c'était de servir les femmes en leur fournissant des produits cosmétiques de qualité. Car, après tout, la beauté, c'est de l'émotion, et c'est ce que j'ai voulu donner aux femmes. »

Cette année, Lise Watier a pris sa retraite et se consacre maintenant à sa fondation. La direction de l'entreprise a été confiée à Pierre Plasard. Le siège social et les laboratoires de l'entreprise sont toujours situés à Montréal. Lise Watier Cosmétiques fabrique plus de 400 produits cosmétiques en maquillage, en soins de la peau et en parfumerie. Elle emploie près de 170 travailleurs, dont plusieurs chercheurs et chimistes. Ses produits sont distribués au Québec et dans le reste du Canada. Ils sont aussi disponibles aux États-Unis, mais par achat électronique seulement. Les clients canadiens et québécois peuvent aussi se procurer les produits en ligne.

Collaborateur
Le Devoir

GRANDS MONTRÉALAIS

SECTEUR SCIENTIFIQUE

Julie Payette est fière d'avoir été la première déléguée scientifique du Québec

«Le Québec est aussi une société de savoir extraordinaire»

Elle naît à Ahuntsic. Elle va dans l'espace. Elle devient directrice du Centre des sciences de Montréal. Et, depuis cette année, Julie Payette est aussi reconnue comme Grande Montréalaise, pour ses réalisations dans le secteur scientifique.

CLAUDE LAFLEUR

C'est avec joie que Julie Payette revient s'installer dans sa ville natale. «Je suis une Montréalaise de 12^e génération et je m'en vante!», clame-t-elle avec le sourire. Tous les Payette descendent de Pierre Payet, dit-elle. Celui-ci est arrivé en Nouvelle-France comme soldat vers 1655 et a reçu, à la fin de son mandat, une terre à Pointe-aux-Trembles. Quant à elle, M^{me} Payette a vécu son enfance à Ahuntsic.

Et, après plus de 20 ans passés loin de Montréal — principalement à Houston — elle est plus qu'heureuse de revenir vivre ici. Ayant mis fin à sa carrière d'astronaute le printemps dernier — après 21 ans et après avoir accompli deux séjours dans l'espace — elle est à présent directrice générale du Centre des sciences de Montréal, situé dans le Vieux-Port.

«Ça fait partie de la vocation de tout astronaute que d'inspirer nos jeunes, de les motiver à s'accomplir, à aller au bout de leur potentiel, dit-elle. Or voilà ce que fait un centre des sciences, une vocation qui m'est très chère!»

«Ce qui s'est passé de plus important durant les 21 années où j'ai eu la chance — le privilège — d'être astronaute, c'est l'avènement de la Station spatiale internationale (SSI), déclare M^{me} Payette. Nous avons été recrutés en 1992 dans le but

de servir à bord de la station.» Le «nous» dont elle parle, ce sont les quatre astronautes canadiens de la deuxième génération: Chris Hadfield, Mike McKay, Dave Williams et Julie Payette.

Cette dernière a eu la chance de faire partie du deuxième équipage à visiter la Station, au printemps 1999, alors que celle-ci n'était qu'à l'état embryonnaire. Puis, 10 ans plus tard, elle y est retournée alors que la SSI était pratiquement achevée. Elle a ainsi pu admirer ce «chef-d'œuvre d'ingénierie» habité en permanence depuis novembre 2000.

«C'est une réussite extraordinaire, insiste-t-elle, dont on ne parle pas dans les médias puisqu'il n'y a pas de catastrophe et que personne ne s'entretue à bord! La Station spatiale internationale est un laboratoire scientifique où on mène des expériences de physique et de chimie sur les matériaux et où on étudie le comportement de l'être humain en microgravité.»

Selon Julie Payette, ce sera même l'une des grandes réalisations de notre époque dont on se souviendra dans un siècle ou deux. «La Station passera à l'histoire comme un projet d'ingénierie extrêmement complexe réalisé par des nations — dont certaines étaient des ennemis déclarés il n'y a pas si longtemps — et qui ont mis en commun leurs res-



DENIS BEAUMONT

«Nous sommes une société privilégiée — éduquée, tolérante et prospère. On a donc un rôle à jouer à l'international», croit la scientifique et astronaute Julie Payette.

boratoire international», résume-t-elle.

«Pour moi, poursuit-elle, c'est non seulement un chef-d'œuvre d'ingénierie, mais également un chef-d'œuvre de diplomatie! C'est un outil de politique internationale extrêmement fort», poursuit l'astronaute, du fait que des milliers d'Américains, de Russes, d'Européens, de Japonais et de Canadiens collaborent quotidien-

projets scientifiques qu'on réalise à présent en collaborations internationales — au même titre que le superaccélérateur de particules ou les grands observatoires astronomiques. «Aujourd'hui, on ne peut plus faire de la science chacun dans son coin, dit-elle. Les gouvernements doivent mettre en commun leurs ressources pour réaliser les grands projets scientifiques.» Voilà pourquoi, estime-t-elle, il s'agit de puissants instruments de diplomatie.

La diplomatie par la science est d'ailleurs un sujet qui la passionne à présent, puisqu'elle a séjourné deux ans à Washington à cette fin.

Dans un premier temps, M^{me} Payette a effectué une minisabbatique au Centre Woodrow-Wilson, un groupe de réflexion américain qui accueille des penseurs, des scientifiques, des industriels et des hauts fonctionnaires venus du monde entier. Elle en a profité pour mener à bien une réflexion savante sur l'utilisation des grands projets scientifiques comme outils de diplomatie. «Cela m'a permis de partager ma vision sur l'importance de la collaboration dans les grands projets», dit-elle.

Elle est ensuite devenue la première déléguée scientifique du Québec. «Habituellement, un pays ou une société se représente au niveau politique, commercial ou culturel, mais très peu au plan scientifique et technique, dit-elle. Or le Québec est aussi une société de savoir extraordinaire.»

«Nous sommes une société privilégiée — éduquée, tolérante et prospère, ajoute-t-elle, on a donc un rôle à jouer à l'international. Déjà, nous rayonnons au chapitre des arts et de la créativité et il n'y a aucune raison pour laquelle on ne rayonnerait pas autant au niveau scientifique et technologique.»

Durant un an et demi, M^{me} Payette s'est par conséquent employée à faire valoir le Québec. «Nous avons beaucoup travaillé, d'abord pour créer cette fonction, puis pour semer des graines, dit-elle. Il nous faut être proactif en diplomatie scientifique.»

Hélas, les sévères restrictions budgétaires auxquelles fait face le gouvernement de Pauline Marois ont mis un terme à cette fonction que Julie Payette estime «hautement rentable» à long terme. «Le travail de base est là», dit-elle, espérant visiblement que quelqu'un d'autre reprendra son bâton de pèlerin.

C'est ainsi que, depuis ce printemps, M^{me} Payette est de retour au Québec et que, depuis juillet, elle assume la direction du Centre des sciences. «J'espère rehausser, de manière significative, l'intérêt de tout le monde pour les sciences, dit-elle. Nous visons à ce que tout le monde apprécie la science comme on apprécie généralement les arts. Et, pour cela, nous disposons d'un outil merveilleux!»

Collaborateur
Le Devoir

CENTRE DES SCIENCES DE MONTRÉAL

La science pour tous... y compris les adultes!

«Nous voulons rejoindre le plus de monde possible en diversifiant notre approche»

Depuis juillet, Julie Payette assume la direction du Centre des sciences de Montréal (CSM), un établissement qui cadre parfaitement avec sa passion de partager les merveilles de la science. Comme elle le relate elle-même, tout astronaute a la vocation d'intéresser les jeunes et les moins jeunes aux sciences, et c'est précisément la vocation que remplit le CSM depuis 13 ans.

CLAUDE LAFLEUR

«Le Centre des sciences est maintenant un bel adolescent qui grandit bien», lance avec satisfaction Carol Pauzé, directrice de la programmation du CSM.

Se décrivant comme l'une des «mères porteuses» du centre, puisqu'elle a participé dès 1998 à sa création, M^{me} Pauzé supervise depuis les tout débuts les expositions et la programmation scolaire présentées au CSM. C'est d'ailleurs avec enthousiasme qu'elle parle de son «bébé». «J'ai accouché du Centre des sciences, lance-t-elle en riant, mais je n'étais pas seule, nous étions plusieurs mères porteuses! Au départ, nous n'étions que trois», dont Claude Benoit, qui a dirigé le centre jusqu'à tout récemment.

Carol Pauzé relate que, en 1998, elle ne savait pas dans quoi elle s'embarquait. «Nous n'étions qu'une toute petite équipe et M^{me} Benoit nous a remis 12 gros cartables», qui faisaient plus d'un mètre d'épaisseur, illustre Carol Pauzé en étendant largement les bras.

«On avait fait faire une recherche préliminaire et 12 secteurs avaient été identifiés, explique-t-elle. C'était ça, notre Centre des sciences!» Ces cartables représentaient le contenu scientifique à partir duquel a été élaborée la première mouture du CSM.

«Au départ, nous nous disions que notre marque de commerce, ce serait l'interactivité, poursuit-elle. On voulait concevoir un lieu qui soit très convivial, particulièrement pour les jeunes et les familles. Nous voulions aussi présenter la science au présent, et non pas au passé, c'est pourquoi on parle d'un centre des sciences et non d'un musée. On voulait enfin et surtout toucher les gens dans leur quotidien pour leur faire comprendre que la science fait partie de nos vies.»

Concrètement, l'équipe de M^{me} Benoit n'a eu qu'un an et demi pour convertir un vieux hangar situé dans le Vieux-Port en un site resplendissant de modernité, «ce qui n'est vraiment, mais alors là, vraiment pas beaucoup!», se rappelle



SOURCE CENTRE DES SCIENCES DE MONTRÉAL
Carol Pauzé supervise les expositions au CSM.

M^{me} Pauzé. Le CSM a ainsi ouvert ses portes le 1^{er} mai 2000. Le bilan qu'elle dresse de ces 13 années du CSM l'émerveille. «On est bien content du bébé, dit-elle. On trouve qu'il grandit bien, que c'est un bel ado, même si parfois il conteste un peu! On n'aimerait pas qu'il soit trop sage», dit-elle en arborant son plus fier sourire.

Une attraction pour les jeunes? Non!

La directrice de la programmation raconte que, durant les premières années, le Centre des sciences a été considéré par un peu tout le monde comme une attraction pour les jeunes. «On a été assez longtemps étiqueté de la sorte, dit-elle, en fait jusqu'en 2007, jusqu'à ce qu'on présente l'exposition Le monde du corps. Là, c'a été un virage à 180 degrés; à partir de ce moment, le public a bien vu qu'on pouvait tout aussi bien s'adresser aux adultes.»

Carol Pauzé relate qu'elle est ravie chaque fois qu'elle voit des adultes visiter seuls les expositions du CSM. «Et c'est de plus en plus le cas, souligne-t-elle. Évidemment, les grandes expositions qu'on a présentées ces derniers étés — notamment Indiana Jones, Star Wars et celle sur les requins — ont attiré un vaste public. Les gens voient bien qu'un centre des sciences, c'est pour les adultes aussi!»

Ces dernières années, le CSM a d'ailleurs cherché à présenter des thématiques susceptibles d'intéresser les clientèles de tout âge.

C'est ainsi qu'on y présente actuellement Vérité ou mensonge? L'expo, qui confronte les mythes les plus répandus — des boissons énergisantes à la communication avec les esprits, en passant par les titres accrocheurs que jouent les médias — et ce, autant à l'intention des jeunes que des adultes. «Il y a plusieurs niveaux

VOIR PAGE C 6 : SCIENCES

Ipsos Facto

Investissement Immobilier

tient à souligner

l'apport exceptionnel

des lauréats et les félicite.

IPSOFACTO

investissement immobilier

GRANDS MONTRÉALAIS

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Le dynamisme d'un Nagano a changé la donne

L'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) a réussi un coup de maître en allant chercher le chef Kent Nagano, directeur musical depuis 2006. L'organisation le voit cette année nommé Grand Montréalais, secteur culturel, par la Chambre de commerce du Montréal métropolitain.

MARTINE LETARTE

L'OSM et Kent Nagano ont donné un concert à Lac-Mégantic au début du mois et sur l'esplanade du Parc olympique en août. Kent Nagano a aussi visité plusieurs organismes communautaires montréalais depuis son arrivée. Comme grands projets, il a développé récemment la série de concerts «L'OSM éclaté», puis le festival La Virée classique. Tout cela alors qu'il passe seulement 14 semaines par année à Montréal.

«J'imagine qu'on nomme Kent Nagano Grand Montréalais parce qu'il réussit à être très proche de la communauté montréalaise et très engagé même s'il ne réside pas à Montréal», affirme Madeleine Careau, chef de la direction de l'OSM. Il est devenu un Montréalais de cœur.

On a annoncé la venue du maestro Nagano en mars 2004 et, déjà en septembre, il donnait une conférence à la Chambre de commerce du Montréal métropolitain. «Il a tout de suite voulu aller à la rencontre des gens, là où ils sont, en espérant qu'un jour quelques-uns souhaiteraient venir écouter l'OSM en salle», raconte M^{me} Careau. Tout ce qu'il a fait par la suite a été guidé par cette volonté. Il n'est pas arrivé en prétendant que les gens allaient mourir d'envie soudainement d'assister à des concerts symphoniques. Il m'a aussi tout de suite dit qu'il voulait faire une tournée pancanadienne pour se présenter et re-

mercier le pays de l'accueillir. Cela traduit un état d'esprit.»

Cette tournée a eu lieu au printemps 2007. «Nous avons fait des concerts dans plusieurs villes canadiennes et en plus nous avons réalisé des activités dans les communautés», affirme M^{me} Careau. Par exemple, on a visité des écoles, des organismes qui aident les jeunes en difficulté et on a rencontré des étudiants en musique.»

Kent Nagano a fait la même chose à Montréal.

«Il a demandé, à son arrivée, quels étaient les organismes montréalais importants pour les jeunes, pour les démunis, etc. On est allé les rencontrer et, rapidement, les demandes ont afflué, parce que ce genre d'activité donne beaucoup de visibilité aux organismes», indique Madeleine Careau, précisant qu'une visite du Centre de détention Tanguay est prévue prochainement.

OSM éclaté

L'OSM avait dans ses objectifs l'intention de conquérir un public plus jeune. «C'est bien d'avoir des objectifs, mais encore faut-il trouver des façons de les atteindre, et Kent Nagano est un chef qui a eu des idées très innovantes», affirme Madeleine Careau. Par exemple, il a développé la série de concerts «L'OSM éclaté», où on présente la musique d'artistes comme Frank Zappa et Chopin en version symphonique.»

La chef de la direction de l'OSM souligne que les résultats sont au rendez-vous. «Nous



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

L'OSM a donné cet été un concert sur l'esplanade du Parc olympique.

avons maintenant 2000 abonnés de 34 ans ou moins, précise-t-elle. Ces jeunes viennent en moyenne voir trois concerts par année, à des prix accessibles. L'OSM va ainsi à l'encontre des tendances, alors que tous les grands orchestres perdent du public puisqu'il est vieillissant.»

L'OSM a l'intention de s'adapter à ce nouveau public. Notamment à travers La Virée classique, un festival créé en 2012. «Nous avons commencé modestement, avec une journée où on présentait 20 concerts de 45 minutes, qui ont rejoint 16 000 personnes», indique M^{me} Careau. Nous avons ajouté l'été dernier 10 événements et un volet pour les enfants avec ateliers et démonstrations. Nous sommes en train d'étudier ce qu'on présentera à l'été 2014 et il est question d'ajouter un volet pour les 34 ans ou moins. Ce serait plus près de «L'OSM éclaté», avec un concert puis

une soirée qui se poursuivrait. Il faut suivre notre public.»

L'OSM a également maintenu sa tradition d'une tournée estivale de concerts dans les parcs. «Ce sont souvent des chefs invités qui dirigent ces concerts, mais Kent Nagano était présent cet été pour celui donné sur l'esplanade du Parc olympique, située dans un milieu populaire», indique M^{me} Careau. C'est une belle façon d'aller chercher un public qui ne vient pas nécessairement voir nos concerts en salle. On y trouve par exemple de jeunes parents avec des poussettes.»

L'effet Kent Nagano

Si Montréal a finalement sa nouvelle salle de concert symphonique, Madeleine Careau est convaincue que Kent Nagano y est pour beaucoup. «Devant les gens d'affaires, il avait dit que construire une salle de concert n'était pas un projet pour

l'élite, mais que cela allait faire battre le cœur de la ville, indique-t-elle. On parlait de cette salle depuis 30 ans et, finalement, le gouvernement est allé de l'avant. Les gens y ont cru. Kent Nagano a joué un grand rôle. Sans cette croissance de la popularité de l'OSM, je ne crois pas que nous serions arrivés à mettre tous ces gens derrière nous.»

Elle souligne aussi le rôle de Kent Nagano pour l'arrivée du Grand-Orgue-Pierre-Béique, qui sera inauguré le 28 mai à la Maison symphonique de Montréal. «Il a su motiver les donateurs: Jacqueline Desmarais a donné cinq millions de dollars pour la construction de cet orgue mécanique par Casavant Frères (à Saint-Hyacinthe), un leader mondial. Montréal est d'ailleurs une plaque tournante dans le monde pour former des organistes, avec l'Université McGill et l'Université de Montréal.»

L'OSM souhaite ensuite faire découvrir l'orgue aux Montréalais par une série de concerts l'an prochain. «L'orgue est l'un des instruments les plus anciens, mais on ne sait pas à quel point c'est aussi un instrument d'une modernité incroyable», affirme M^{me} Careau. On l'associe à l'église au Québec, mais on l'entend aussi beaucoup dans les films, dans le jazz. Nos concerts permettront aux gens de découvrir le potentiel extraordinaire de cet instrument. Je crois que ce sera une belle découverte.»

L'OSM annonçait cette semaine que Kent Nagano serait toujours son directeur musical au moins jusqu'à la fin de la saison 2019-2020.

Collaboratrice
Le Devoir

SCIENCES

SUITE DE LA PAGE C 5

de lecture, indique M^{me} Pauzé. Vérité ou mensonge? se veut à la fois très ludique pour les jeunes, alors que tout adulte y trouvera son compte avec plein de niveaux d'explications déroutantes.»

Lascaux en 2014

L'été prochain, le CSM nous fera explorer un site préhistorique fabuleux: la grotte de Lascaux. Ornée de peintures et de gravures remontant à plus de 17 000 ans, cette spectaculaire grotte est surnommée la «Versailles de la préhistoire».

On pourra ainsi pénétrer dans une section de la grotte reproduite à l'identique. On y présentera l'art préhistorique et le mode de vie de Cro-Magnon, indique M^{me} Pauzé. «Cette exposition fascinera très certainement les adultes», dit-elle. Le CSM proposera par ailleurs «une sorte de laboratoire sur la créativité» où on explorera l'innovation.

Malgré tous les efforts déployés, M^{me} Pauzé constate que, aujourd'hui encore, le CSM n'est pas encore assez connu comme un centre d'intérêt pour les adultes.

«Voilà qui est très dommage», enchaîne Julie Payette, puisque c'est si agréable de s'y promener! D'ailleurs, l'autre jour, j'y ai passé la journée avec ma petite famille et ça a été très, très agréable!»

Attirer le public de tout âge est justement l'une des priorités de la nouvelle directrice. «Nous voulons rejoindre le plus de monde possible», indique-t-elle, en diversifiant notre approche. Il y a beaucoup de gens qui pensent qu'un centre des sciences, ce n'est que pour les jeunes, alors que, si vous venez voir notre exposition Vérité ou mensonge?, vous verrez qu'on s'adresse plutôt aux adultes.»

Collaborateur
Le Devoir

CHAMBRE DE COMMERCE
DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN
BOARD OF TRADE OF METROPOLITAN MONTREAL

35^E RÉCEPTION
HOMMAGE
AUX GRANDS
MONTRÉALAIS

FÉLICITATIONS AUX GRANDS MONTRÉALAIS 2013



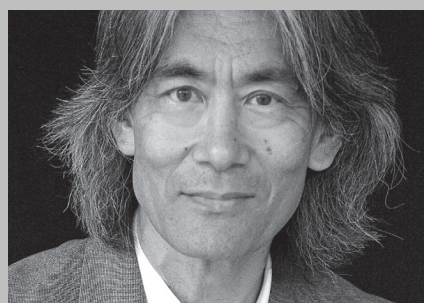
Lise
WATIER

Secteur économique



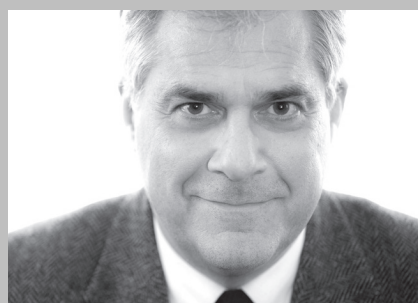
Julie
PAYETTE

Secteur scientifique



Kent
NAGANO

Secteur culturel



Pierre
BOURGIE

Secteur social



La Chambre de commerce du Montréal métropolitain est fière d'accueillir Lise Watier, Kent Nagano, Julie Payette et Pierre Bourgie dans l'académie et la Constellation des Grands Montréalais.

Notre organisation invite les gens en grand nombre à joindre leur voix à la sienne pour remercier ces quatre bâtisseurs. Par leur vision, ils façonnent la renommée de notre métropole et représentent des sources d'inspiration pour l'ensemble des Montréalais.